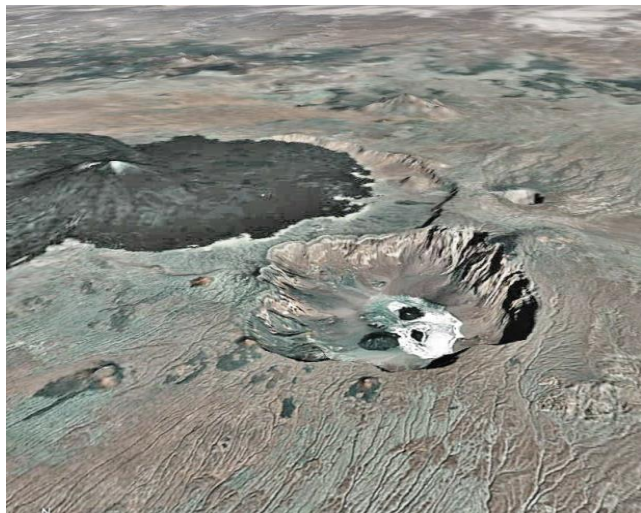


La fin des vagabondages

Il est toujours délicat d'évoquer des personnes vivantes ou fraîchement disparues. Si les complimenter est apparemment sans risques, la critique peut passer pour calomnie voire dénonciation qui ne peut faire du tort qu'à leur auteur. Mais les couvrir de louanges est de peu d'intérêt et ne convainc personne. Faut-il pour autant rédiger soi-même son panégyrique ? Attention de ne pas valoriser ses propres mérites ce qui pourtant se justifierait à une époque où d'aucuns s'approprient sans vergogne le travail d'autrui.

Je n'ai donc pas l'intention de me livrer à ce type d'exercice dans un sens comme dans l'autre. Un état objectif des lieux s'impose, il faut d'abord replacer mon arrivée à l'Institut Français de Café et du Cacao (IFCC) dans son contexte. A mon départ de l'Office National Anti-Acridien j'occupais des vacances au laboratoire d'Agronomie Tropicale sous la houlette du professeur Portères. On m'incita alors à présenter ma candidature au CNRS avec pour thème l'inventaire de l'entomofaune du Tibesti, sujet déjà abordé par moi dans le cadre d'une thèse d'Université encadrée par le professeur P.-P. Grassé. Je pus ainsi effectuer plusieurs voyages au Tibesti, certains d'entre eux avec mon ami Pierre Quezel.

Cependant la roue tourne, le décès de Grassé entraîna la chute de son empire. Portères avait été déçu que je ne rejoigne pas son équipe. En accédant au CNRS j'avais choisi le laboratoire d'Entomologie qui m'avait accueilli durant la guerre. Alfred Serge Balachovsky avait été désigné comme mon directeur de recherches. C'était le seul qui durant mes visites protocolaires qu'imposait ma candidature avait émis des réserves à mon égard. Jeannel et Séguy disparus, ce fut lui qui occupa ce poste, prestigieux à l'époque. Or il arrivait avec son équipe, tandis que celle constituée sous Jeannel s'éclipsait progressivement avec le jeu des retraites, des décès ou des mises au rencart. J'eus bien vite l'impression de n'être toléré que comme fossile encore vivant, vieux radoteur, imperméable aux nouvelles méthodes de systématique phylogénétique (cladistique), appelées au secours dans le but de maintenir la systématique au rang de discipline de recherches.



Le système volcanique du Toussidé – Trou au Natron

En même temps je prenais conscience de mon incapacité d'embrasser l'entomofaune du massif dans son intégralité, de trouver le fil directeur pour organiser l'ensemble comme Quezel avait su le faire pour la flore. Restaient les souvenirs grandioses, inoubliables, d'un massif aride transformé lors d'une pluie en buffet d'eau, de découvertes cachées dans des recoins obscurs témoins d'un passé disparu.

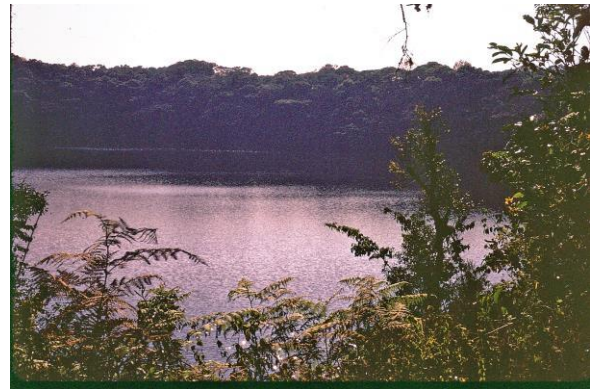
La fin de l'empire français mit un terme à ces investigations. Les bases militaires du Borkou-Ennedi-Tibesti (BET) puis celle de Fort-Lamy devenu Djamaena se replièrent sur Douala, mettant un terme à l'aide qui m'était prodiguée par les forces françaises grâce au soutien bienveillant du colonel Chapelle, commandant du BET. J'avais quitté un monde de solidarité pour entrer dans celui de la compétition. Cependant, quittant définitivement le Tchad pour rejoindre Douala, dernière base de nos troupes en Afrique centrale, le pilote de l'avion me fit en guise d'adieu brièvement visiter les volcans du



Cameroun. Je fus immédiatement ébloui. Le spectacle de ces forêts sombres plongeant dans les eaux glauques des lacs de cratère fut une révélation. Était-ce à cela qu'avaient ressemblé jadis les sommets désormais arides du Tibesti où ces lacs s'étaient peu à peu asséchés en nappes de natron ? C'étaient des lieux pour moi pleins de mystères. Je jurais d'y retourner un jour.

Le fond du Trou

Et voilà que mon ami Emile Lavabre recherchait des entomologistes pour une nouvelle structure, intitulée Institut Français du Café et du Cacao (IFCC), créée pour dissimuler le maintien à leur poste des agents français des services agricoles, opérationnels avant l'indépendance. J'étais marié depuis peu, et la maigre allocation qui m'était allouée suffisait difficilement à couvrir les besoins du ménage, encore moins le budget d'un voyage outre-mer. Voilà un signe du destin auquel je me sentais obligé de répondre sans tarder.



Un lac de cratère au Cameroun

Du peuplement des volcans arides du Tibesti je passais ainsi sans transition à l'étude de la biologie des nuisibles du cacaoyer à laquelle je n'entendais rien, ces volcans mystérieux entrevus sous l'aile d'un avion étaient l'objectif de ma démarche. Mais il me fallut pour cela franchir plusieurs obstacles. Et d'abord récuser fermement l'affectation qui m'était offerte en Côte d'Ivoire. C'était la station de recherches *princeps* de l'IFCC, fermement pilotée par Jacques Lanfranchi son directeur et c'eut été un honneur pour moi d'y faire mes premières armes. Il y avait bien un poste récemment créé au Cameroun mais il était déjà pourvu. Dans l'incompréhension générale je dus menacer de retirer ma candidature pour être finalement accepté non loin de mes rêves.



Jacques Lanfranchi

J'y fus accueilli avec beaucoup de convivialité et de gentillesse, même si certains prirent conscience rapidement de mon incompetence. Mais j'appris vite à comprendre que j'étais surtout là pour occuper le terrain et empêcher d'autres chercheurs de s'y incruster. J'ai déjà relaté par ailleurs le cheminement de ma reconversion et n'y reviendrai pas. Je pense seulement y avoir fait honnêtement mon travail sans pour autant comme de savants collègues chercher à m'enorgueillir de quelque découverte majeure.

Si, cependant : un dernier voyage au Nord-Kivu m'avait fait mettre le doigt sur une lapalissade. Il s'agissait en la circonstance du Scolyte des baies de café : les caféiers les plus vigoureux semblaient moins sensibles à leurs attaques. Autrement dit pour ne pas être malade mieux vaut être bien portant. D'où ma proposition de substituer les engrais aux insecticides. Le but de ma mission étant d'évaluer les besoins en insecticides prodigués par la FAO, mes conclusions de simple bon sens ne satisfaisaient personne et aucune revue sérieuse n'accepta d'en publier les résultats. Ceci conclut définitivement mes exploits en matière de recherche agronomique.

Cela n'empêche que nous nous étions forgés au Cameroun de nombreuses amitiés. Et d'abord les Muller, habitant à proximité et dont les enfants, à peu près du même âge que les nôtres, formaient une bande joyeuse que nous appelions les babous, du surnom de l'aîné des Muller, Bertrand. Une année, pour nous ménager des vacances paisibles, nous tentâmes sur les conseils de ma mère de placer les garçons en Suisse dans un établissement bon chic bon genre et hors de prix. Hélas l'interlude fut de courte durée car peu après la directrice horrifiée nous pria de venir les rechercher car elle les avait récupérés à grand'peine en haut des arbres, activité peu appréciée chez les Helvètes. Nous eûmes maintes fois l'occasion de séjourner dans leur propriété de Chamblais, coincée entre le Doubs et la grand'route et dont la maison vibrait au passage de chaque camion.

D'autres amis très chers furent les Gestin. Alain régna un certain temps sur la station de multiplication du cacao de Nkoemvone près d'Ebolowa puis dans les plantations privées de caféier dans la vallée du Noun et à Babadjou où son épouse Claude tenait table ouverte. Navigateur dans l'âme et se destinant à l'École Navale, sa mauvaise vue l'avait contraint de se rabattre sur l'Agro. Il aimait faire



valoir ses qualifications surtout devant de pauvres bougres comme moi qui n'en vais aucune. Nous eûmes à faire face à Babadjou à une attaque de terroristes (?) à laquelle mit fin Alain en tirant des coups de feu dans le plafond. Les services de Justice clôturèrent cet incident (qui coûta la mort à un gardien) en mettant le chef de culture en prison d'où nous eûmes toutes les peines du monde à l'extraire. Nous fîmes à la retraite de nombreux séjours dans son fief de Bretagne dans la quiétude de ses hortensias.

Claude Gestin (à g.) et mon épouse

Parmi ceux qui se succédèrent à la direction du centre de recherches de Nkolbisson (Yaoundé) une place particulière revient au couple Braudeau qui nous accueillit à notre arrivée. Nous les revîmes longtemps. Kareen Braudeau, d'origine scandinave, avait ce sens de l'hospitalité des gens du Nord. Atteinte avec l'âge de troubles dégénératifs, je la vois assise près de moi sur un banc à Royan où le couple avait un pied à terre. Là-bas, c'est la Norvège me disait-elle perdue dans ses songes en me montrant l'autre rive de l'estuaire de la Gironde. Cette fin tragique m'a beaucoup marqué. L'oiseau s'est envolé mais elle restait joyeuse. Jean Braudeau l'a accompagnée jusqu'à son dernier souffle. Il est mort le premier, elle l'a suivi dans la tombe. Bel exemple d'amour conjugal. Et dire qu'après soixante ans je n'ai jamais trouvé les mots pour dire à ma femme ce que je lui dois ! C'est mon secret que je garde pour moi.

François Couperie fut aussi mon ami. Son épouse Peppy partageait beaucoup de goûts avec la mienne au point de se comporter en complices. Son décès nous éprouva comme celui d'un membre de la famille. Nous avons la même passion pour la nature. Lui par le biais de la chasse, personne n'est parfait. Outre nos escapades en forêt camerounaise, nous fîmes plusieurs séjours dans son manoir des bords de Loire près de Roanne, un véritable enchantement.

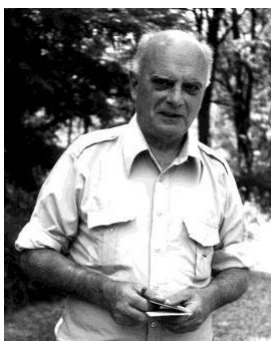
Enfin il ne faut pas oublier le couple Liabeuf avec qui nous sommes restés en relation jusqu'à leur décès. Solange était d'une grande rigueur intellectuelle et ne manqua pas d'influer sur les décisions de Jacques. Habitant, la retraite venue, dans l'Auxerrois – et nous à Fontainebleau – nous sommes toujours restés en contact. Je me souviens de l'inépuisable gentillesse de Jacques offrant le gîte dans la case de passage de Nkolbisson aux visiteurs venus me voir et partager mes passions entomologiques. Un jour je reçus Claude Lemaire, spécialiste éminent de Saturnides (le genre *Nudaurelia* faisant partie des ravageurs du cacao). Parmi les personnes qui l'accompagnaient se trouvait une Madame Lemaire que Liabeuf prit pour l'épouse du savant. Or il n'en était rien et il fallut en toute hâte préparer une seconde chambre pour la dame !

La vie en commun suppose des qualités que seules les femmes possèdent. On n'en parle pas assez. Je me souviens de Lanfranchi, reçu quelque temps à Nkolbisson et plutôt jaloux de cette ambiance, s'exclamer à son départ, mi-figue mi-raisin : « et m.... pour le Cameroun ! »

Pour finir, une anecdote. Nous allions camper chaque année avec les Gestin sur une plage près de Kribi. On nous apporta un jour une superbe langouste encore vivante à déguster sur le champ. Nous eûmes à ce moment la visite de collègues belges qui ne se nourrissaient en déplacement que de raviolis en boîte de peur d'attraper la « turista ». Ils acceptèrent néanmoins notre invitation, ce qui réduisait d'autant notre part du festin, et trouvèrent le plat si exquis que nous leur confiâmes les restes du repas. A quelque temps de là une autre belge vint trouver ma femme pour lui demander : « Quelle est cette drôle de bête que vous avez offerte à nos amis et les ont rendus si malades ? ». Elle n'osa pas mettre en doute la fraîcheur de leurs boîtes de conserve dont personnellement elle avait eu à souffrir. Il faut que cesse cette vilaine habitude qu'ont les français de se moquer de leurs voisins belges ! Autre anecdote touchant à la gastronomie : nous avons invité à déjeuner un couple de camerounais ayant fait leurs études à Nancy. Pour les honorer, nous avons préparé en entrée de grosses crevettes d'Edea, très prisées des Européens. Après une légère hésitation avant dégustation, l'un d'eux s'exclama : « Mais c'est bon, on dirait des sauterelles ! »

Si mon bilan fut maigre, au cours de 10 années passées au Cameroun j'avais pu réunir du Nord au Sud la plus importante collection d'entomofaune camerounaise jamais réalisée, répartie entre le Muséum de Paris et l'Institut de Recherches de Nkolbisson. Cet inventaire qui révélait les intermédiaires entre populations jusque-là considérées comme distinctes m'avait rendu perplexe sur la notion d'espèce sur laquelle s'excitent tant nos amis cladistitiens. Mais en récompense (ou pour se débarrasser de moi), on me confia au Gerdat à Montpellier (devenu Cirad par la suite) la gestion d'un laboratoire de faunistique destiné à l'identification des ravageurs de cultures tropicales.

Là, on me laissa la liberté de recruter deux collaborateurs, pour m'assister dans la préparation et l'identification du matériel. Pierre Roche, le directeur à l'époque du Centre de Montpellier, y mit toutefois une réserve, les candidats ne devaient pas se prévaloir de diplômes, question de niveau de rémunération. Un troisième ne tarda pas à rejoindre notre équipe, un syndicaliste notoire présenté comme le diable en personne et que chacun se renvoyait comme une patate chaude. Michel Giret fut un charmant compagnon avec lequel je me liais d'amitié, un peu fou sans doute, dont l'amertume venait de n'avoir pu faire valoir ses capacités.



Jean Balazuc

Mes deux autres compagnons aussi sont restés mes amis, du moins je l'espère, Jean-Michel Maldès et Henri-Pierre Aberlenc. Ce dernier était le fils spirituel de Jean Balazuc, ce compagnon de toujours, qui m'avait ouvert les portes des grottes de l'Ardèche. Il le suivait partout, nous l'avions baptisé « le Disciple ». Une anecdote à son sujet : j'avais depuis longtemps apprécié son engagement et ses compétences, il m'a semblé tout naturel en la circonstance de faire appel à lui. Peu de temps après son engagement je reçus la visite de sa mère qui me remercia chaleureusement de l'avoir embauché. Je fus contrarié que d'aucuns puissent penser que mon choix résultait plus de l'amitié que du mérite. Je perçus fort mal sa gratitude et j'en garde encore des remords.

Nos connaissances évoluent. Derrière chaque parasite ou parasitoïde se cache un monde, tout un écosystème encore nouveau pour moi. Je tentais de m'y engouffrer par le biais des Proctotrupides, parasites oophages, généralement de punaises ou de papillons. Peu de travaux pour cela, mais un important ouvrage (Risbec, Jean 1950. *La faune entomologique des cultures au Sénégal et au Soudan français*. Gouvernement général de l'AOF, Dakar, 500 pages). Difficile de se faire une idée à partir de ce travail. Grâce à la complicité de René-Michel Quentin, technicien à l'Orstom (actuellement Ird), je pus avoir accès à la collection Risbec entreposée dans les locaux de Bondy.

Hélas ! Les spécimens noyés dans la colle s'avéraient tout aussi inexploitable que les étranges caricatures qui illustraient son bouquin. On les avait mis au rencart faute de pouvoir en tirer parti. Après quelques tentatives de mise en ordre, je finis par jeter l'éponge et m'en ouvris à Hervé Bichat, alors directeur du Centre Cirad. Il me conseilla de m'orienter davantage vers la biologie moléculaire, ce dont je me sentais incapable. Je réussis à le convaincre de recruter plutôt un hyménoptériste confirmé, solution qu'il se décida d'adopter.

Par l'entremise de l'Université Paul Sabatier à Toulouse, le choix se porta sur Gérard Delvare, un spécialiste aguerri de Chalcidiens. Je prendrai ainsi ma retraite anticipée (à 64 ans !) tout en souhaitant poursuivre mon activité à titre de bénévole. Mais ceci n'était pas dans les mœurs du Cirad nouvellement créé et qu'il fallait à tout prix dégraisser du fait de la décolonisation. On me fit rapidement sentir que je n'étais plus à ma place. J'en éprouvais beaucoup de dépit, tant l'entomologie était la source de mes motivations. Aussi j'acceptais la proposition de Jacques Carayon, nouvellement promu à la chaire d'Entomologie du Muséum de Paris, qui m'offrait une place de chercheur libre et non rémunérée au sein du laboratoire dont il avait la charge. Je lui apportais en échange le fruit d'une partie de mes récoltes d'insectes. Le déménagement de cette collection de Montpellier à Paris ne se fit pas dans la discrétion. Je souris encore au souvenir d'un de mes collègues bien intentionné qui en prit de nombreuses photographies, sans doute pour en tirer parti, on ne sait jamais.



Forêt de Fontainebleau avec Yves Delange

Photo Chansoctony-Delange



Ce retour au Muséum fut pour moi l'occasion de dépouiller une partie du matériel collecté. Mais, l'âge venant, après le décès de mon ami, je me sentais de plus en plus marginalisé dans un organisme subissant l'évolution régressive que l'on connaît. Simultanément je tentais durant près de 20 ans de militer en faveur d'un parc national en forêt de Fontainebleau à la faveur du Conseil Scientifique régional de Protection de la Nature d'Ile-de-France où Marcel Bournérias m'avait fait entrer. Je me heurtais à de nombreuses oppositions dont celle, surprenante, de Jean Dorst, alors directeur du Muséum. Des difficultés ambulatoires me firent renoncer peu à peu à toute activité tant en réunion que sur le terrain pour écrire quelques notes ou méditer du fond de mon lit.

2 amis : à g. P. Quezel

Il me revint alors à l'esprit mes observations au Nord-Kivu où les caféiers vigoureux s'avéraient moins attractifs pour les scolytes que les chétifs. Comment la même règle pourrait-elle s'appliquer au cacaoyer ? A l'inverse les « poches à Mirides » se développent dans les points les plus ensoleillés, là où l'activité chlorophyllienne du cacaoyer est la plus soutenue, la plus favorable à la plante et à une forte récolte. Cette abondance de nutriments peut avoir une autre conséquence. Les *Theobroma* sont américains, les *Sahlbergella* et autres *Distantiella* africains. Ils y vivent sur des essences aussi variées que le colatier (*Cola*) ou le fromager (*Celtis*). Ce sont des polyphages dont le seul point commun est la

transmission par l'insecte d'une mycose, le *Phytophthora palmivora*, redoutable ravageur prospérant là où le milieu est le plus favorable. On s'est évertué à détruire le vecteur d'où viendrait tout le mal, mais si c'était le champignon qu'il eut fallu contrôler ? Dans leur aire de culture, les cacaoyères les plus productives se situent au Nord. Elles y sont moins arrosées, donc moins sujettes au développement d'un mycélium exigeant en eau. Tout est question d'équilibre, il faut soigner les plus vulnérables. Certaines variétés paraissent plus ou moins résistantes au *Phytophthora*. D'où l'intérêt de freiner le développement du champignon qui rendrait les tissus de la plante exploitables par les Mirides. Cette voie de recherches me semble insuffisamment exploitée. Je la livre à mes successeurs.

Philippe Bruneau de Miré